

Études littéraires africaines

L'océan Indien et les routes de la transnationalité dans la poésie mozambicaine

Francisco Noa



Number 37, 2014

Littératures de l'Angola, du Mozambique et du Cap-vert

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1026248ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1026248ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Noa, F. (2014). L'océan Indien et les routes de la transnationalité dans la poésie mozambicaine. *Études littéraires africaines*, (37), 73–87.
<https://doi.org/10.7202/1026248ar>

L'OCÉAN INDIEN ET LES ROUTES DE LA TRANSNATIONALITÉ DANS LA POÉSIE MOZAMBICAINE

Analysant les littératures africaines, de nombreux chercheurs ont souligné que celles-ci se distinguent, depuis leurs débuts, par la préoccupation plus ou moins assumée de délimiter un territoire culturel et identitaire. La nature même du système colonial a en effet graduellement mis en place une sorte de piège historique : les voix contestataires et revendicatives appartiennent souvent à ceux qui ont été formés par les valeurs du colonisateur à travers la scolarisation, la religion, la langue et la littérature. Les ambiguïtés, contradictions et questions non résolues qui découlent de cette situation s'expriment au travers de la littérature, scène privilégiée qui répercute le besoin de configuration identitaire qui est en jeu dans le rapport au territoire et dans l'affirmation d'appartenance à un lieu.

Dans cette configuration, une dimension tellurique a presque toujours prévalu, qui s'est traduite par une profonde relation à la terre et au monde environnant. Il y a pourtant des exceptions, notamment dans le cas de la littérature mozambicaine en rapport avec l'océan Indien, lorsque la mer devient sujet, motif ou facteur structurant de l'écriture poétique. C'est le cas, avant l'indépendance (1975), dans les œuvres de Rui Knopfli, Virgílio de Lemos et Orlando Mendes ; durant les années 1980, dans celles de Luís Carlos Patraquim, Eduardo White et Júlio Carrilho ; ou, plus récemment, dans celles d'Adelino Timóteo, Nelson Saúte, Guita Jr, Bento António Martins et Sangare Okapi.

Cependant, peu de critiques s'intéressent à ce thème de la mer (présence ou absence) en lien avec une réflexion identitaire ou en tant que cadre territorial. Peut-être cette indifférence est-elle la conséquence d'une focalisation prioritaire sur l'axe vertical Nord / Sud (Occident / Afrique) ; mais, dans le cas spécifique du Mozambique¹, et à l'image d'autres pays de la côte orientale et australe de l'Afrique, sous-évaluer l'importance de l'océan Indien et de ses dynamiques millénaires d'échanges commerciaux et culturels avec le Moyen-Orient et l'Asie revient à escamoter des éléments fondamentaux pour la compréhension de l'architecture des imaginaires et des configurations identitaires locales, nationales et régionales. Comme

¹ Si l'on considère les 2 700 km de côtes que possède le Mozambique, les enjeux sont multiples et cruciaux : historiques, économiques, religieux, écologiques, militaires, géostratégiques et surtout culturels.

l'observent plusieurs auteurs ², l'océan Indien peut en effet apparaître comme un nouveau paradigme transnational en ce qui concerne les relations culturelles au sein de ce qu'on appelle aujourd'hui le « Sud global ». Il faut alors l'envisager moins comme un lieu circonscrit que comme un gigantesque réseau de *relations* qui se sont formées, établies et transformées dans la longue durée.

La dimension transnationale et l'océan Indien

La littérature mozambicaine, en tant que phénomène issu de l'écriture et produit de la modernité, a développé, depuis ses débuts, une relation essentielle avec différentes traditions littéraires. Ce trait met en évidence chez elle une vocation universaliste persistante, qui trouve l'une de ses expressions les plus abouties chez un poète comme Rui Knopfli :

Heureusement, il a peu lu le détracteur de mes poèmes,
Car sinon il saurait que je dérobe aussi à Vinicius,
Eliot, Robert Lowell, Wilfred Owen,
Dylan Thomas. Au Grec Kavafy,
Au Chinois Po-Chu-I, au Turc
Pir Sultan Abdal, à l'allemand
Gunter Eich, au Russe André Voznessensky,
à une bonne poignée de Français. Que depuis
la Pierre Philosophale je prélève sur Jorge de Sena.
Que je soustrais à Alberto Lacerda
et pille Heberto Hélder, et que
– quand j'y parviens et chaque fois que je le peux –
je dérobe au vieux Camões. Que, en somme,
volant les riches pour donner à ce pauvre,
je suis le Robin des Bois des Parnasses et des Pasargades ³.

² HOFMEYR (Isabel), « The Black Atlantic meets The Indian Ocean : Forging New Paradigms for transnationalism for the Global South. Literary and Cultural Perspectives », *Social Dynamics*, vol. 33, n°2, 2007, p. 3-32 ; KEARNEY (Milo), *The Indian Ocean in World History*. London : Routledge, 2004, 188 p. ; MCPHERSON (Kenneth), *The Indian Ocean : a History of People and Sea*. Oxford / Delhi : Oxford University Press India, 1993, X-318 p. ; TOUSSAINT (Auguste), *Histoire de l'Océan Indien*. Paris : P.U.F., 1961, 287 p. ; VERGÈS (Françoise), « Writing on Water : Peripheries, Flows, Capital, and Struggles in the Indian Ocean », *Positions : East Asia cultures critique*, vol. 11, n°1, 2003, p. 241-257.

³ « Felizmente é pouco lido o detractor de meus versos, / senão saberia que também furto em Vinicius, / Eliot, Robert Lowell, Wilfred Owen / e Dylan Thomas. No grego Kavafi, / no chinês Po-Chu-I, no turco / Pir Sultan Abdal, no alemão / Gunter Eich, no russo André Voznesensky / e numa boa mancha de franceses. Que desde / a Pedra Filosofal arrecado em Jorge de Sena. / Que subtraio de Alberto Lacerda / e pilho em Heberto Hélder e que /

Cette littérature s'écrira, en ce sens, dans une oscillation non seulement entre tradition(s) et modernité, mais aussi entre versant transnational et appel du local. Dans une étude intitulée *Transnationalism in Southern African Literature*, Stefan Helgesson analyse la position ambiguë des élites lettrées du milieu du XX^e siècle en Afrique australe. S'intéressant à leur littérature en tant que forme privilégiée d'expression écrite, il affirme :

Cette ambiguïté n'est pas sans fondement, mais l'un de ses effets paradoxaux est de privilégier la politique et d'instrumentaliser la littérature, soit parce que celle-ci apparaît comme porteuse d'une idéologie européenne opprimante, soit parce qu'elle devient le réceptacle transparent de la « conscience nationale »⁴.

Dans l'optique d'Helgesson, cette ambivalence se situe également, dans le même temps, dans la préoccupation qu'ont les auteurs de placer l'Afrique au centre de la création et comme réponse à l'appel de la modernité. Helgesson soutient encore qu'au-delà du *double-bind* « littérature / société » et « Afrique / modernité », les intellectuels africains se montrent confiants à l'égard des différentes formes de transnationalisme :

Et ce n'est pas tout : il semble que, durant les premières décennies après la seconde guerre mondiale, alors même que les mouvements nationalistes s'élèvent contre la colonisation, il y ait, parmi les écrivains de l'Afrique australe, une convergence particulièrement puissante des idées de littérature, de modernité et de globalité ou de cosmopolitisme⁵.

— *quando lá chego e sempre que posso — / furto ao velho Camões. Que, em suma, / roubando aos ricos para dar a este pobre, / sou o Robin Hood dos Parnasos e das Pasárgadas* » — « Contrição » (Contrition), in : KNOPFLI (Rui), *Memória Consentida. 20 Anos de Poesia 1959/1979*. Lisboa : Imp. Nac. Casa da Moeda, 1982, 399 p. ; p. 202.

⁴ « It is not a groundless ambivalence, but one of its paradoxical effects is to privilege politics and instrumentalize literature, either as a bearer of an oppressive European ideology or as a transparent vessel for "national consciousness" » — HELGESSON (Stefan), *Transnationalism in Southern African Literature. Modernists, Realists and the Inadequacy of Print Culture*. New York / London : Routledge, 2009, XII-164 p. ; p. 2.

⁵ « Not only that : it seems that in the first decades after the Second World War, precisely during the rise of anticolonial nationalisms, there is a particularly powerful confluence among writers from southern Africa of notions of literature, modernity and globality or cosmopolitanism » — HELGESSON (St.), *Transnationalism in Southern African Literature*, op. cit., p. 4.

Nous trouvons, chez plusieurs écrivains mozambicains des années 1950, de quoi valider le constat d'Helgesson : un tropisme marqué vers l'extériorité et un certain cosmopolitisme. L'Amérique et l'Europe deviennent les principales références en matière de sources, ce qui permet, justement, une sorte de syntonisation avec les principaux courants de l'époque, que ceux-ci soient esthétiques (modernisme, futurisme, surréalisme, négritude), philosophiques (existentialisme sartrien), culturels (jazz, blues, cinéma) ou idéologiques (marxisme, défense de la cause juive), ou qu'ils appartiennent à d'autres mouvements intellectuels, notamment après la seconde guerre mondiale. Entre autres exemples, le poème « Samba » de Noémia de Sousa :

Dans le salon de danse creux
plein des lumières artificielles de la civilisation
[...] la cadence soudaine du jazz
a sonné comme un cri de libération,
comme une lance déchirant le papier cellophane des
contenances forcées⁶.

« Manifesto » de José Craveirinha :

Oh ! Et mes belles dents blanches d'ivoire spolié
pures brillant dans ma fière face noire réincarnée
et dans le ventre maternel des champs de notre récolte non
savourée
de maïs
Le chaud enchantement sauvage de ma peau tropicale.
Ah ! [...]
et dans la *capulana* australe d'un ciel inaccessible
des buccins de gens jouant les vieux sonorités cabalistiques
d'Afrique⁷.

« Paris » de Rui Knopfli :

⁶ « No oco salão de baile / cheio das luzes fictícias da civilização / [...] o súbito bater de jazz / soou como um grito de libertação, / como uma lança rasgando o papel do celofane das composturas forçadas » – « Samba », in : SOUSA (Noémia de), *Sangue Negro*. Maputo : Marimbique, 2011, 174 p. ; p. 74.

⁷ « Oh ! E meus belos dentes brancos de marfim espoliado / puros brilhando na minha negra reincarnada face ativa / e no ventre materno dos campos da nossa indisfrutada colheita / de milho / O cálido encantamento selvagem da minha pele tropical. // Ah ! [...] / e na capulana austral de um céu intangível / os búzios de gente soprando os velhos sons cabalísticos de África » – « Manifesto », in : CRAVEIRINHA (José), *Xigubo*. Maputo : Inst. Nac. do Livro e do Disco, 1980, 64 p. ; p. 33.

Mon Paris c'est Johannesburg,
un Paris certainement moins lumière,
moins cher et provincial.
[...] Ici j'achète
mon petit livre interdit et je vois
le dernier Antonioni, ici je suis
bien l'étranger avide d'éblouissement.
La nuit je dîne au « Montparnasse »
de Hilbrow, qui est le Quartier Latin
du lieu...⁸

Cette syntonisation se fait clairement dans un esprit transnational qui permet une circulation sans médiation d'un centre et qui

opère à l'inverse du phénomène de globalisation. Celle-ci ramène en effet les activités culturelles et marchandes dans le giron des centres occidentaux, nivelant l'ensemble du processus et maintenant de fait l'hégémonie impérialiste. Le transnationalisme, au contraire, ouvre un espace d'échanges, de participation, de transformation des êtres et des choses et cela sans qu'aucun centre ne se place en médiateur⁹.

Cela a été, sans doute, une des principales lignes de force de l'action des intellectuels africains, spécialement des poètes et des écrivains. Sans jamais perdre de vue l'enracinement territorial, les auteurs mozambicains n'ont jamais manqué l'opportunité d'affirmer leur appartenance à un monde global. La nation politique était encore un rêve, la culture en train d'éclorre, que déjà la dimension transnationale se faisait sentir, que ce soit dans le dialogue avec les mouvements précédemment mentionnés, ou au travers de l'élargissement du regard porté vers l'espace maritime, vers l'océan Indien en particulier.

⁸ « *O meu Paris é Johannesburg, / um Paris certamente menos luz, / mais barato e provinciano. / [...] Aqui compro / o meu livrinho proibido e vejo / o último Antonioni, aqui sou / bem o estrangeiro cobiçoso de espanto. / À noite janto no "Montparnasse" / de Hilbrow, que é o Quartier Latin / do sitio...* » – « À Paris », in : KNOPFLI (R.), *Memória Consentida*, op. cit., p. 192.

⁹ « *Unlike globalization itself, which centralises by shunting commercial and cultural activities back through imperial (northern) centres and in the process homogenising and maintaining hegemony, the transnational designates a space of exchange, participation and transformation of people and things, without any necessary mediation by a centre* » – GHOSH (Devleena) & MUECKE (Stephen), eds., *Cultures of Trade : Indian Ocean Exchanges*. Newcastle-upon-Tyne : Cambridge Scholars Publishing, 2007, VI-209 p. ; p. 2.

La présence de la mer est en effet appréhendée de deux façons : soit par un atavisme lié aux origines culturelles de certains de ces auteurs d'ascendance portugaise dont l'imaginaire maritime a été formé par cette littérature (où Luís de Camões apparaît comme figure tutélaire) ; soit par le simple fait que le Mozambique est un pays tourné vers la mer et que l'ancienne capitale (l'Île du Mozambique), qui constitue l'un des plus imposants monuments de l'expansion européenne dans l'océan Indien africain, incarne les croisements successifs de civilisations et de cultures.

L'importance du thème de la mer dans la littérature mozambicaine n'est cependant pas la même avant et après l'indépendance. Peut-être, comme l'évoque Tânia Macedo¹⁰ analysant la littérature angolaise (en reprenant en partie l'historien mozambicain João Paulo Borges Coelho), est-ce en raison du lien entre l'esclavage et la mer, celle-ci étant alors perçue comme menace¹¹.

Ce fait n'altère cependant pas l'importance cruciale de l'océan Indien, « véritable arène interrégionale »¹² qui doit être envisagée comme telle. Cette réflexion sur la dimension transnationale dans la représentation de l'océan Indien doit se faire selon deux axes : d'abord en tant que « zone de contact », c'est à dire métonymie des rencontres culturelles (et nous retrouvons ici l'Île du Mozambique) ; ensuite en tant qu'ouverture vers d'autres mondes.

L'île comme « zone de contact » exemplaire

Dans une analyse qui est devenue une référence des études interculturelles – « Arts of the Contact Zone » –, Mary Louise Pratt définit les « zones de contact » comme

¹⁰ MACEDO (Tânia), « *Visões do mar na literatura angolana contemporânea* », *Via Atlântica*, (Universidade de São Paulo), n°3, 1999, p. 48-57. Dans cet article, la chercheuse brésilienne retrace l'histoire des représentations de la mer dans la littérature angolaise : celles-ci évoluent d'une perspective négative et traumatique, où la mer est vue comme matérialisation de la colonisation, avec ses images de caravelles, de mort et d'esclavage, vers une vision ultérieure, plus positive et porteuse d'espoir.

¹¹ COELHO (João P.B.), « *O Índico como lugar* », p. 7 (texte photocopie d'une communication présentée à l'Université Autonome de Barcelone, dans le cadre du colloque « *Indicities / Índices / Índicios Hibridização nas Literaturas do Oceano Índico* », 23-25 avril 2009) : « De la plage [...] on ne voyait rien d'autre que la ligne d'horizon. Le fait de ne pas connaître le destin des esclaves aurait assimilé le grand Océan [Indien] à une menace ».

¹² BOSE (Sugata), *A Hundred Horizons: the Indian Ocean in an Age of Global Imperialism*. Cambridge (MA) : Harvard University Press, 2005, XII-333 p. ; p. 6.

des espaces sociaux où les cultures se rencontrent, s'affrontent, débattent dans des contextes souvent marqués par des relations de pouvoirs largement asymétriques (colonialisme, esclavage) ou par leurs conséquences, puisque celles-ci perdurent encore aujourd'hui dans de nombreuses parties du monde ¹³.

Considérés sous cet angle, les espaces insulaires, dont les productions culturelles ont longtemps été enfermées dans le cadre d'un imaginaire à la fois figé et monolithique, et la notion même d'insularité apparaissent alors profondément perturbés. Dans le cas spécifique du Mozambique, nous constatons ainsi que des poètes originaires de l'île du Mozambique (comme Orlando Mendes), de l'île de l'Ibo (comme Júlio Carrilho) et d'autres ont fait de l'espace insulaire un thème central de leurs œuvres, loin de l'enfermement existentiel ou culturel propre à ce que l'on désigne habituellement comme « le complexe de l'insulaire ». Bien au contraire.

L'île, en tant que « zone de contact » multimodale, se prête à différentes négociations : chez les uns, elle se prête à une ouverture aux mondes qui alors confluent vers ce lieu-objet ou ce lieu-sujet ; chez les autres, plus centrés sur eux-mêmes, comme Virgílio de Lemos, elle se prête à un intimisme qui tend vers l'érotisme :

Vulves de frémissements
Mozambicainement mamelles
Mamelons magie
à bout et sur le bout
des langues ¹⁴.

ou vers un délire lyrique :

Je baise à pleine bouche l'île le vent
La mer
ils me répondent
comme si la poésie délivrait
l'essence de l'éternel, de la
beauté ¹⁵

¹³ « [...] social spaces where cultures meet, clash, and grapple with others, often in contexts of highly asymmetrical relations of power, such as colonialism, slavery, or their aftermaths as they are lived out in many parts of the world today » – PRATT (Mary Louise), « Arts of Contact Zone », 1991, p. 34. <http://www.jstor.org/stable/25595469> ; consulté en 09.2012.

¹⁴ « vulvas de estremecimentos / moçambicanamente mamas / mamilos magia / em ponta e na ponta / das línguas » – « Estalo da língua » (1952), in : LEMOS (Virgílio de), *Ilha de Moçambique. A língua é o exílio do que sonhas*. Maputo : AMOLP, 1999, 113 p. ; p. 32.

S'il est vrai que la mer est représentée de façon obsessionnelle dans une grande part de sa poésie, il subsiste cependant dans son approche poétique une certaine immatérialité : l'île qui nous est présentée, qu'elle soit du Mozambique ou des Quirimbas, émerge presque comme un non-lieu, contrastant clairement, par exemple, avec l'évocation donnée par Orlando Mendes dans « Minha Ilha » :

Tous les jours des pieds sans âge et enchaînés
Trituraient le nitrate vanné par le vent indien
[...]
C'était la route des sanglots, des rages putréfiées
Et des gésines destinées à peupler les amériques
À coup de bras marqués au fer pour labourer et pour cueillir ¹⁶.

ou avec Rui Knopfli dans « A capela » :

La couleur est froide, le blanc presque une cendre
et les pourpres du retable imitent
des feux mourants où crépité
la fulgurance avivée d'une ou l'autre
rare flamme rare. Afrique est restée
au seuil des portes, dans la chaleur
de la place ; c'est là que commence
l'Europe. Toutefois, du mur
latéral, sous un baldaquin hindou
et dans un délire de couleurs et de saints hiératiques,
saute la chaire octogonale et c'est l'Orient
qui arrive avec ses monstres ¹⁷.

Dans le poème d'Orlando Mendes, nous sommes confrontés à la projection rétroactive d'une transnationalité douloureuse, forcée et perverse, inaugurée par les esclaves, la diaspora infâme de ceux qui

¹⁵ « *Eu beijo a ilha o vento e / o mar / respondem-me / como se a poesia trouxesse / a essência do eterno e / da beleza* » – in : LEMOS (V. de), *Ilha de Moçambique*, op. cit., p. 50.

¹⁶ « *Todos os dias pés sem idade acorrentados / Trituravam o salitre poeirado pelo vento Índico / [...] / Era a rota dos gemidos e das raivas putrefactas / E dos partos que haviam de povoar as américas / Com braços marcados a ferro nas lavras e colheitas* » – in : SAÛTE (Nelson) & SOPA (António), comp., *A Ilha de Moçambique pela Voz dos Poetas*. Lisboa : Edições 70, 1992, 199 p. ; p. 39.

¹⁷ « *A cor é fria, o branco quase cinza / e as púrpuras do retábulo simulam / fogos morrentes onde crepita / o fulgor mais vivo de uma ou outra / rara chama. África ficou / ao umbral das portas, no calor / da praça ; aqui principia / a Europa. Porém, da parede / lateral, sob um baldaquino hindu / e num desvario de cores e santos hieráticos, / salta o púlpito oitavado e é o Oriente / que chega com seus monstros.* » – « A Capela » [1972], in : KNOPLI (R.), *Memória Consentida*, op. cit., p. 345.

« peuplèrent malgré eux les Amériques »¹⁸. En revanche, chez Rui Knopfli, l'île apparaît dans toute sa réalité référentielle et symbolique, comme un véritable carrefour culturel et civilisationnel. L'île du Mozambique devient métonymie et métaphore de l'océan auquel elle est en quelque sorte accostée, telle une gigantesque barcasse immobile, héritage de la diversité des gens qui y ont été débarqués et dont témoigne, de façon magistrale, Jorge de Sena :

Tous sont passés ici – les Almeida, les Gonzaga,
 Les Bocage et autres Albuquerque, depuis le Gama.
 En ces temps-là on était ébloui
 Par cette petite île citadine
 Avec blancs, nègres, indiens, et chrétiens,
 Et musulmans, brahmanes, et athées.
 Europe et Afrique, le Brésil et les Indes,
 Se sont croisés ici dans cette chaleur si blanche¹⁹.

S'affirmant comme conscience de ce chaudron humain, synthèse des échanges commerciaux et culturels prolongés qui ont, de façon décisive, contribué à la constitution d'un imaginaire maritime et à la vocation poétique de l'océanité, l'île du Mozambique est explorée par ces poètes de façon à la fois profuse et profonde. Non seulement elle s'impose dans la thématique de l'océan Indien, et donc de la mer, mais elle est aussi le lieu ontologique où l'on arrive et d'où l'on part.

Dans les années 1980, on lira encore, dans les poèmes que Luís Carlos Patraquim consacre à l'île du Mozambique, un dialogue qui redessine l'histoire, la géographie et le multiculturalisme de l'île : « mémoires, esclaves, corail et safran »²⁰. Mais l'auteur cherchera aussi, à travers l'île, à interroger sa propre place, peut-être même son propre destin : « Ici je me dresse, accroché en torchons aux fenêtres, image d'im- / pudeur sans moi. Car ici je me défais de ce que de moi / on veut. De l'histoire que l'on fit de moi et que je fus.

¹⁸ « Minha Ilha », in : SAÚTE (N.) & SOPA (A.), *A Ilha de Moçambique...*, op. cit., p. 39.

¹⁹ « Tudo passou aqui – Almeidas e Gonzagas / Bocages e Albuquerques, desde o Gama. / Naqueles tempos se fazia espanto / Desta pequena ilha citadina / De brancos, negros, indianos, e cristãos, / E muçulmanos, brâmanes, e ateus. / Europa e África, o Brasil e as Índias, / Cruzou-se aqui neste calor tão branco » – SAÚTE (N.) & SOPA (A.), *A Ilha de Moçambique...*, op. cit., p. 125.

²⁰ « memórias, escravos, coral e açafreão » – PATRAQUIM (Luís Carlos), *Vinte e tal Novas Formulações e uma Elegia Carnívora*. Lisboa : ALAC, col. Juntamon, 1991, 58 p. ; p. 41.

Regardez ces pa- / rois qui respirent ! Vous haletiez ? Regardez là où je ne peux pas me cacher »²¹.

L'île pourra aussi lui apparaître comme un objet de désir, enchâssé de façon érotique dans le geste libidineux d'une possession presque incestueuse : « Pierre de femme mythique, toute à me regarder »²². Ou : « Moi maintenant, conquise mozambicaine, charpente de caravelle / harcelée jetant l'ancre dans mes muscles, chapelet indien perdu, / sur ton corps, ma femme, ma sœur, ma mère, je te parcours. Je suis »²³. C'est aussi cette dimension de relecture d'un lieu, dans ses émanations et évocations multiculturelles à travers un ensemble de sensations, qui donnera forme et sens au poème « Corpo nostálgico » : « *Adufe, tufo*²⁴ persan, arabie des nuits à la dérive, mémoire du / sel, langueur se modelant en sensuelles voix maritimes, / aiguës – tant de continents au creux de l'iridescente vulve indienne / ancrés ! »²⁵.

Les images de l'île, chez Patraquim, révèlent une plasticité et une force expressive telles, que l'essence même de la poésie semble sourdre de ce lieu. Nous trouvons chez lui bien plus qu'une préoccupation liée à la matérialité de l'espace que l'île projette : primordial, celui-ci est sa force inspiratrice, par les êtres et l'histoire qui l'habitent aussi bien que par cette masse liquide qui l'entoure, elle aussi faite d'histoire(s).

Ce même élan se retrouve chez Júlio Carrilho, dans « Nónu-Mar », titre qui évoque, au travers d'un jeu de mots, un engagement avec l'océanité :

²¹ « *Aqui me ergo, pendurado em panos às janelas, imagem de / despudor sem mim. Porque aqui me esqueço do que me / querem. Da história que me fizeram e fui. Olhem estas pare- / des que respiram ! Arfam ? Olhem onde não me posso esconder* » – PATRAQUIM (L.C.), *Vinte e tal Novas Formulações...*, op. cit., p. 82.

²² « *Pedra de mulher mítica, olhando-me* » – PATRAQUIM (L.C.), *Vinte e tal Novas Formulações...*, op. cit., p. 43.

²³ « *Agora eu, moçambicana concha, madeirame de açoitada / nau escorando-me os músculos, indica missanga perdida, / sobre o teu corpo, minha mulher, minha irmã, minha mãe, percorro-te. Sou* » – PATRAQUIM (L. C.), *Vinte e tal Novas Formulações...*, op. cit., p. 88.

²⁴ *Adufe* comme *tufo* sont des mots dérivés du persan *al-Duf* : tambourin. *Adufe* désigne un instrument populaire portugais ; *tufo*, un instrument populaire mozambicain ainsi que la danse traditionnelle qu'il accompagnait, exclusivement dansée par des femmes (NdT).

²⁵ « *persa, arábia das noites à deriva, memória do / sal, langor plasmando-se em marítimas vozes sensuais, / agudas – tantos [sic] continente na iridescente índica vulva / ancorados !* ». – « *Corpo nostálgico* », in : SAÚTE (N.) & SOPA (A.), *A Ilha de Moçambique...*, op. cit., p. 142.

Nul ne sonde l'horizon
nul ne hoche la tête
parce que la transe est un maintien
maintien de dos plaqué à terre
pour répéter la mer
toutes les nuits
les matinées entières ²⁶

Dans l'acte de nommer la mer, le poète semble assumer un engagement ritualisé. Comme un devoir esthétique dont dépend la possibilité même d'exister pour le sujet qui finit par se confondre avec l'objet – l'île, l'*Ibo* – qu'il évoque :

Le traversent les ailes blanches des
Mouettes. Rapides, silencieuses, fulgurantes. La vie
Passe ; éphémère, filiforme. Disparaissant dans un
Plongeon oblique dans la masse mouvante dont s'est couverte la
terre.
Voilà mon monde. Une informe pâtisserie
D'illusions reflétant le vide qui s'y suspend ²⁷.

Dans cet entrecroisement se dessine aussi l'histoire singulière du sujet, qui se fait dans le même mouvement allégorique d'une histoire collective :

Par quelles routes suis-je passé, qui justifient ces traumas, si
anciens ruisselant lentement le long de la silhouette hindi de
mes grands-parents ? ²⁸

Rêvant sans perdre le contact avec la réalité, contemplatif sans être passif : voilà le sujet poétique chez Júlio Carrilho. Dans les multiples motifs que la conjugaison entre terre et mer lui permet d'évoquer, il trace des parcours individuels et collectifs, dessine une topographie maritime puissante à travers laquelle nous visualisons des lieux et des objets, mais surtout des hommes ; ainsi s'effectue

²⁶ « *Ninguém sonda o horizonte / ninguém meneia a cabeça / porque o transe é um ficar / ficar de costas para a terra / a repetir o mar / todas as noites / as manhãs inteiras* » – CARRILHO (Júlio), *NónuMar*. Maputo : Ndjira, 2001, 88 p. ; p. 14. Le poète joue dans le titre avec les mots *nó* (« *nœud*»), *no* (« *dans* ») et *mar* (« *mer* »).

²⁷ « *Atravessam-no as asas brancas das / gaiivotas. Rápidas, silenciosas, fulminantes. A vida / passa ; efêmera, filiforme. A desaparecer num / mergulho obliquo na massa movediça de que se / cobre a terra. / É isso o meu mundo. Um bolo informe / de ilusões reflectindo o vazio sobre si suspenso* » – CARRILHO (J.), *NónuMar*, *op. cit.*, p. 19.

²⁸ « *Por que rumos andei para justificar os traumas, tão / velhos escorrendo calmos pela silhueta hindi dos / meus avós ?* » – CARRILHO (J.), *NónuMar*, *op. cit.*, p. 23.

l'ouverture vers d'autres mondes, entraînant avec elle la volupté de l'évasion.

Mer

Et gens se perdant dans le cercle de sang du couchant.

Gens couverts d'angles sur la face et mous aux

Entraîles [...] Ces mêmes gens qui bruissent, qui ruissellent, qui jouissent, se multiplient jusqu'à l'épuisement²⁹.

L'ouverture vers d'autres mondes : la volupté de l'évasion

Ce que la poésie plus contemporaine nous offre dans sa relation avec l'océan Indien, c'est un retour en arrière, une relecture à la fois créative et altière de l'Histoire : l'espace liquide n'est plus vu comme un lieu de menace ; il n'est plus non plus le lieu de ceux qui viennent de loin comme intermédiaires avec d'autres mondes auxquels on aspire, comme dans les textes antérieurs à vocation cosmopolite que nous avons évoqués précédemment. L'océan Indien apparaît désormais comme la possibilité de l'évasion et de la quête sans limites.

La destination peut être soit un lieu précis, comme dans ces poèmes d'Eduardo White et de Nelson Saúte :

C'est le Japon. C'est vrai, comme moi, je voudrais voir le Japon d'ailleurs que de ma fenêtre. Le Japon qui est lilas. [...] Le Japon qui chauffe et écrase le repos même, fidèle au Soleil et à soi-même, au silence, à la patience³⁰.

Les vaches sacrées traversent encore

La solitude de mon voyage profane

À travers une rue de Delhi³¹.

soit pur désir, comme dans le geste poétique, mimétique du départ, chez Guita Jr :

Maintenant ou jamais

Hisser la voile sur la mer

²⁹ « *Mar / e gente a perder-se no círculo de sangue de poente. / Gente cheia de ângulos na face e mole nas / entranhas. [...] A mesma gente que vem, que vem, se / vem, se multiplica até à exaustão.* » – CARRILHO (J.), *NónuMar*, op. cit., p. 46.

³⁰ « *E o Japão. É verdade, como eu gostava de ver o Japão sem ser da minha janela. O Japão que é lilás. [...] O Japão que aquece e esmaga o próprio sossego, fiel ao Sol e a si próprio, ao silêncio, à paciência* » – WHITE (E.), *Janela para Oriente*. Lisboa : Caminho, 1999, 78 p. ; p. 27-28.

³¹ « *As vacas sagradas atravessam ainda a solidão da minha profana viagem numa rua de Nova Deli.* » – SAÚTE (N.), *A Viagem Profana*. Maputo : Marimbique, 2003, 107 p. ; p. 9.

Tendre le cordage
Sentir la virilité de la barre
Et avoir à partir
Oui
Sans ranger amarres ni ancre
Sans pitance ni bagage
Ressouvenances ni refoulements
Émois ni photographies vieilles
Oui
Sans avoir à regarder en arrière
Sans avoir à avaler cul sec la nausée mal mâchée des jours
Sans avoir à dire adieu
Sans avoir à blesser ³².

Ou, encore, chez Adelino Timóteo, la projection de l'imagination, bateau mythique, prétexte à d'inimaginables contacts entre deux réalités aussi éloignées dans le temps et l'espace que le sont l'île du Mozambique et la Grèce antique :

L'île me raconte les aventures des amours de Zeus, la jalousie d'Héra devant les acrobaties d'Hermès, les prouesses des héros de la guerre de Troie... ³³

Voici les monuments à l'envi, comme la divine créature que tu es pour moi, toi que je veux entre mes bras. Voici, avec l'îlienne dans ton corps, les rues de quelque Athènes, les mers qui baignent les Balkans, voici les gens et les pigeons qui le dimanche vont et viennent à travers ses places et s'embrassent indifférents à l'icône de Socrate ³⁴.

Je tiens bien tes seins, car c'est ainsi que d'une main je tiens la Grèce et de l'autre Muípiti [l'île de Mozambique], je les tiens

³² « Agora ou nunca / o içar a vela sobre o mar / o esticar a corda / o sentir a virilidade do leme / e ter que partir / sim / sem recolher amarras nem âncora / sem farnel nem bagagem / recordações e recalamentos / emoções e fotografias antigas / sim / sem ter que olhar para trás / sem ter que engolir todo o asco mascado dos dias / sem ter que dizer adeus / sem ter que magoar. » – GUITA Jr, *Os Aromas Essenciais*. Lisboa : Caminho, col. Outras margens, n°48, 2006, 79 p. ; p. 29.

³³ « A Ilha conta-me as aventuras dos amores de Zeus, os ciúmes de Hera às acrobacias de Hermes, as façanhas dos heróis da guerra de Tróia... » – TIMÓTEO (Adelino), *Viagem à Grécia através da Ilha de Moçambique*. Maputo : Ndjira, 2002, 80 p. ; p. 21.

³⁴ « Aqui estão so monumentos, como a divina criatura que me és e eu quero-teem meus braços. Aqui estão, com a ilha em teu corpo, as ruas de uma Atenas, os mares que banham os Balcãs, estão a gente e os pombos que num domingo atravessam pelas suas praças e beijam-se indiferentes ao ícone de Sócrates » – TIMÓTEO (A.), *Viagem à Grécia...*, op. cit., p. 25.

comme des jumeaux et les tiens bien pour qu'ils ne meurent pas...³⁵.

Le lien avec l'Orient n'est pas oublié, comme en témoigne l'extrait suivant :

J'aime le nom qu'est l'Île, qui me donne l'îlienne, la femme que tu es, la salive de t'imaginer tout simplement, mon royaume de vices, de rire profilé par toi. Je l'aime et j'aime l'air que l'on respire ici, j'aime l'intimité en quoi tu te résumes à la rencontre de l'Inde, qui m'accorde sa fragrance riche de parfums, et aussi de la Chine, au dieu Bouddha, et puis les épices de cet orient encore vierge comme toi³⁶

Cependant, le texte souligne avant tout les traits de « cet être cosmopolite »³⁷. Son hellénisme s'est approprié symboles, dieux et mythes pour produire une transnationalité qui est un potentiel d'ouverture au monde. Toujours davantage tourné vers une contemporanéité transnationale, l'espace littéraire mozambicain s'ouvre au monde actuel dans un contexte de nationalités sans frontières, un monde qui, comme le souligne Arjun Appadurai, est devenu une masse hétérodoxe d'interactions à l'échelle planétaire³⁸.

Nombre de textes et d'œuvres en résultent, prenant pour thème le voyage, l'évocation des espaces ou des réalités qui transcendent le territoire national. Ils donnent ainsi à l'océan Indien une place préférentielle et un rôle décisif dans la liaison réelle ou imaginaire avec d'autres mondes. Comme nous l'avons vu, le voyage, l'évocation ou la poursuite de lieux autres fonctionnent comme un mouvement de dispersion, un exercice de refus et de résistance à une dimension territoriale limitée et limitante, tant d'un point de vue physique que politique ou culturel.

Si ses accents peuvent être différents selon les époques (avant et l'après l'indépendance), la trajectoire de la poésie mozambicaine

³⁵ « *Seguro-te os seios porque assim numa mão tenho a Grécia e noutra o Muipiti [Ilha de Moçambique], tenho-os como gémeos e os seguro para que não morram...* » – TIMÓTEO (A.), *Viagem à Grécia...*, op. cit., p. 40.

³⁶ « *Eu gosto do nome que é a Ilha, que me traz a ilhoa, a mulher que tu és, a baba de imaginar-te somente, meu reino de vícios, de riso que perfilas. Gosto dela e do ar que aqui se respira, gosto do aconchego em que te resumes ao encontro da Índia, que me acorda o seu rico odor perfumado, também da China, ao deus Buda, depois as especiarias deste oriente ainda virgem como tu.* » – TIMÓTEO (A.), *Viagem à Grécia...*, op. cit., p. 15.

³⁷ TIMÓTEO (A.), *Viagem à Grécia...*, op. cit., p. 31.

³⁸ APPADURAI (Arjun), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*. Préf. de Marc Abélès. Trad. de l'anglais (États-Unis) par Françoise Bouillot. Paris : Payot, 2001, 322 p. ; p. 61.

nous montre cependant que l'espace maritime – et plus spécifiquement l'océan Indien – ne sont pas, et n'ont jamais été, des espaces vides. Tout au contraire, ils sont le lieu d'engagements incessants. Lieux où l'imagination poétique, surtout, se manifeste comme un puissant exercice de liberté esthétique et d'affirmation de la subjectivité, qui ce faisant recrée de nouvelles dimensions identitaires.

De la relation spéculaire qui s'établit entre l'écriture et l'océan Indien se dégagent les mondes que l'une autant que l'autre peuvent nous rendre propices. Et ce mouvement de va-et-vient fait la démonstration que tant l'écriture que l'océan indien sont des plateformes de transgression, d'évasion, de négation des limites, territoriales ou autres, mais qu'ils sont également des lieux de reconstitution et de réinvention de l'existence et des destins singuliers ou collectifs.

■ Francisco NOA ³⁹

³⁹ Universidade Eduardo Mondlane – Maputo.